



ISSN 1766-3059

ISSN en ligne 2260-7846

Le polydroitisme, une manière d'exorciser *le démon de la théorie*

Jean Chrysostome Nkejabahizi

Université du Rwanda, Rwanda

nkejabahizij@yahoo.fr

Reçu le 09-12-2015 / Évalué le 15-01-2016 / Accepté le 15-03-2016

Résumé

La critique littéraire, depuis plus d'un siècle, se cherche mais souvent se perd dans la répétition. Le *New Criticism* des années 1940 est proche de la sociocritique et reprend le formalisme russe, qui se veut immanente et scientiste, en rupture avec la critique subjective ou historique. Ce qu'on appelle narratologie reste une branche du structuralisme. A. Compagnon (1998) n'exagère pas en dénonçant ce *démon de la théorie*. Ce n'est pas une théorie nouvelle que nous pensons introduire dans l'arène déjà saturée de la critique, sinon nous aurions intitulé notre texte "Pour une approche x de la littérature". Nous voulons simplement élargir le débat sur la critique de la dénonciation (injustices, discrimination, violence) et du droit (femmes, homosexuels, minorités) et la tendance actuelle à la multiplication à l'infini des "-isme" (postmodernisme, afropessimisme, féminisme et ses variantes (womanism, stiwanism, négoféminisme), ses épithètes (féminisme africain et/ou black feminism); des "-tude" (négritude, féminitude); des "x studies" (queer studies, postcolonial studies, gender studies, Black studies), en passant par la migrance, la méticulture et autre créolité. L'objectif étant de montrer que si l'on devait accorder une place particulière, dans la littérature, à chaque catégorie sociale, l'auto-destruction de ce domaine de recherche est inévitable. Nous proposons donc une approche globale, sans nier les spécificités, prenant en compte toute la dimension littéraire du texte. Si ce dernier est depuis longtemps considéré comme un système engendrant des polysystèmes (R. Fridrun, 1997), pourquoi pas la critique ?

Mots-clés: théorie, littérature, critique, système

Polyrightism, a way of exorcising *the demon of theory*

Abstract

Literary criticism, for more than a century, has been searching for its identity but has often lost itself in repetition. New Criticism of forties is close to sociocriticism and repeats Russian formalism, which claims to be immanent and scientific, in rupture with subjective or historical criticism. What is called narratology remains a branch of structuralism. A. Compagnon (1998) does not exaggerate when denouncing that demon of theory. It is not a new theory that we think we're introducing into the arena already saturated with criticism. Otherwise, we would have entitled our text "For an x approach to literature". We simply want to enlarge the debate about the criticism of denunciation (injustice, discrimination, violence) and of defending

rights (of women, homosexuals, minorities) and current tendency to multiply *ad infinitum* “-isms” (postmodernism, afro-pessimism, feminism and its variants (womanism, stiwanism, negofeminism) and its epithets (African feminism and/or black feminism); “-tudes” (negritude, feminitude); “x studies” (queer studies, postcolonial studies, gender studies, Black studies), through migrancy, meticulture, and other creolity. The aim of this is to show that if we paid particular attention in literature to each social category of people, this field of research would inevitably self-destruct. So, we propose a holistic approach, without denying specificities, but taking into account the whole literary dimension of the text. If literature has been considered to be a system engendering polysystems for so long (R. Fridrun., 1997), why not criticism?

Keywords: theory, literature, criticism, system

Introduction

À l'image du tissu social qui se déchire, les droits de l'homme ont explosé en plusieurs fragments. Les différentes particules tendent de plus en plus vers une autonomie dangereuse, et l'on assiste depuis un certain temps à une sorte de mutation de ces entités, traduisant l'impossibilité de reconstruire l'homme tel que conçu par le Créateur pour les uns, ou comme aboutissement d'une évolution qui le rend maître du cosmos pour les autres. L'on comprend pourquoi, alors qu'il aurait suffi de respecter les droits de l'homme, de tout l'homme et de tout homme dont la Déclaration universelle de 1948 n'est qu'un simple rappel à l'ordre, les violences des deux guerres mondiales ont entraîné le dysfonctionnement du système. Ce qui était les droits de l'homme tout court ont commencé à éclater en droits des “sous-hommes”, des personnes diminuées ou se sentant menacées (femmes, enfants, handicapés, personnes âgées, hommessexuels, etc).

La littérature et la critique qui en découle, suivent cette évolution cahotique pour défendre, non pas l'homme mais une espèce d'hommes (littérature nègre, littérature métisse et méticulture, créoliture/créolité), un groupe ou une catégorie sociale: la naissance du communisme et du socialisme a donné lieu à la critique marxiste centrée sur la lutte des classes. Il y aura, désormais, une littérature migrante, beur, féministe; une littérature et et une critique qui défendent les droits des homosexuels, etc. La traite négrière, le racisme et la colonisation ont fait naître la négritude (A. Césaire, 1931), les *Black studies* dans la décennie 1960-70 (F. Rojas, 2007), en vue d'éradiquer les stéréotypes raciales en revalorisant l'histoire, la culture, la sociologie des Noirs Américains et de toute la diaspora et les *Post-Colonial Studies* qui commencent dans les années 1980 dans les pays Anglo-Saxons, avec *Orientalism* d' E. Said (New York: Panthéon, 1978) avant de s'introduire par éfraction dans le monde francophone dans les années 1990 (J.-M. Mourra, 1999).

Bientôt il faudra composer avec la littérature des gens du voyage, des Rooms, des SDF, des malades du Sida, etc. L'évolution des technologies de l'informatique, la robotique et l'intelligence artificielle, a donné lieu à la littérature de science fiction et le roman d'anticipation; un saut dans l'inconnu qui n'est pas toujours pour le meilleur, comme le démontre D. Suarez dans son roman *Daemon* (Fleuve Editions, 2010). On peut déjà prévoir que cela donnera naissance, sans nul doute, au *futurisme*, *robotisme* et autre *cybernétisme* ou la critique qui défend les droits de l'homme augmenté et connecté, des transhumains, des cyborgs et autres humanoïdes comme le laisse entendre D. Haraway (2007). Dans une telle cacophonie, beaucoup parlent de théories ou d'approches nouvelles alors qu'il s'agit, en fait, de fragments d'une même réalité. Antoine Compagnon (1998: 13-14) s'en offusque en disant:

En critique, les paradigmes ne meurent jamais, ils s'ajoutent les uns aux autres, ils coexistent plus ou moins pacifiquement, et ils jouent indéfiniment sur les mêmes notions - des notions qui appartiennent au langage populaire. C'est là l'un des motifs, peut-être le motif principal, du sentiment de ressassement qu'on éprouve immanquablement devant un tableau historique de la critique littéraire: rien de nouveau sous le soleil.

Notre travail consiste à dénoncer ce morcellement de la théorie littéraire, en prenant à témoin la littérature de combat et du droit pour, enfin, proposer une réunification des différents fragments en une approche systémique car toute théorie est, par définition, générale.

1. La surspécialisation de la théorie littéraire

C'est en quelque sorte le résultat de la bataille que mène l'homme contre lui-même, à commencer par ce qu'on appelle, depuis 1889, féminisme; c'est-à-dire la lutte pour que la femme retrouve sa place dans la société, qui ne soit pas que celle de mère au foyer. Aujourd'hui, ce mouvement social et politique est entré dans la littérature et explose en *Gender Studies* (W. Morrow, 1935; J. Butler, 1999) et autres théories du genre. Mais ceux pour qui les droits sont bafoués, sont de plusieurs catégories.

Après le féminisme, après la *négritude* des Aimé Césaire dans les années 1930 qui voulait défendre les noirs, ayant subi la traite négrière, la colonisation avec son corollaire d'exploitation, d'humiliation et de discrimination, uniquement parce qu'ils sont noirs; après les *Postcolonial Studies* qui ont commencé dans les pays anglo-saxons dans les années 1980 et ayant pour but de réévaluer la "mission civilisatrice" et ses conséquences sur les relations entre colonisateurs et colonisés pour l'aborder d'une manière plus ou moins objective de pouvoir contre pouvoir;

l'on commence à évoquer la critique des oeuvres littéraires mettant en scène les homosexuels que l'on nomme *Queer Studies* (Barsky, R., 2012: 233 et 247). Il naît, ensuite, celle centrée sur la littérature migrante, ouverte plus particulièrement aux habitants des banlieues et quartiers dits sensibles (*littérature beur*). Il y a également la littérature dite *métisse*, et qui ne traite pas seulement de leur couleur café-au-lait, mais soutient qu'ils ont aussi une culture, une identité et une langue propres. On parlera alors de *méticulture*, de *créoliture*, de *créolisme* voire de *créolité*.

Mais l'on pourrait et l'on devrait parler aussi des enfants! Il existe une littérature pour enfants et une autre destinée aux adultes et traitant des problèmes des enfants; pouvant donner lieu à une critique mettant en avant leurs droits constamment bafoués que nous pourrions nommer *Kindérisme* ou *Chidren Studies*. Ceux qui souffrent de handicaps physiques ou mentaux commencent à réclamer leurs droits, à travers une littérature souvent faite par eux-mêmes. Une critique qui analyserait cette *Handicap Literature* s'appellerait *Handicap Studies*. Les personnes âgées constituent de plus en plus une autre catégorie de laissés pour compte dans une société mercantile qui ne jure que par la qualité vie. L'écrivain met en scène leur mal de vivre. Ceci donnerait lieu à la critique que l'on nommerait *gérontologisme*. Comme on le voit, si l'on voulait que chaque catégorie sociale et la littérature qui s'y intéresse dispose de sa propre branche critique, l'on ne saurait les dénombrer.

1.1. Du féminisme à la féminitude

Le féminisme cherchait, au début, à rendre aux femmes le droit au travail, au vote et autres avantages, parce qu'avant elles n'avaient droit qu'à ce que nous pouvons appeler les "3 K" qui sont en allemand: *Kind*, *Küche*, *Kirche*; c'est-à-dire enfanter et prendre soin des enfants, faire la cuisine et s'occuper de son mari; la femme ne sortant que pour se rendre à l'église. Ce mouvement débute aux États-Unis avec *Women's Movement of America* et, parmi les ténors, Virginia Woolf. Elles ont été aidées par le marxisme et, plus tard, cela prendra une autre dimension avec Simone de Beauvoir, après la publication de son livre *Le Deuxième sexe* (Gallimard, 1949) dans lequel elle affirme: "on ne naît pas femme, on le devient"; une façon de refuser la loi naturelle et d'affirmer haut et fort l'existence de la femme, non pas comme être sexué mais comme être tout court. La *French Feminism* était née! L. Toupin (1999) distingue trois tendances du féminisme, à savoir: le féminisme libéral qui vise à combattre les stéréotypes (le langage et les actions qui dévalorisent la femme); le féminisme économique (marxiste), afin de donner à la femme le droit à la propriété privée sans qu'elle soit toujours obligée, si elle a besoin de quelque chose, d'en référer à son mari. Ceci intègre le droit au travail rémunéré avec un

salaire identique à celui de son collègue masculin, le droit de gérer une entreprise, etc. Parmi celles qui ont fait parler d'elles dans ce mouvement, on peut mentionner Barbara Johnson (1998). La troisième branche, c'est le féminisme radical ou de subversion (J. Butler, 1990) qui est plutôt conflictuel, brutal; ne supportant aucun pouvoir considéré comme dominé par les hommes. Ce mouvement s'accompagne d'un refus des valeurs liées à la chrétienté. C'est de cette manière que ce qui était considéré comme inacceptable tel l'avortement, la prostitution, l'homosexualité et bientôt l'inceste, est entré dans la littérature et les mœurs, sous prétexte que le corps de la femme lui appartient et qu'elle peut en faire tout ce qu'elle veut. Ceci a pris une ampleur considérable dans les pays du Nord, à travers les écrits des femmes comme Margaret Mead (1935) et Linda Hutchéon (1989). Le mouvement des Femen qui sévit aujourd'hui en Europe s'inscrit dans ce courant radicalisant.

Le féminisme met donc en exergue les passages qui dénoncent l'infériorisation du sexe "faible" et encourage l'émergence d'une littérature et d'une critique mettant en avant les valeurs féminines. Cette littérature parle de leur combat en donnant la priorité à des textes et des idées d'auteurs féminins ou *gynocriticism* (E. Showalter, 1979). Cela se fait par exemple en insistant sur les personnages féminins, comment elles sont traitées, si elles reçoivent la même attention que leurs homologues masculins ou si elles sont rejetées au second plan. L'exemple en-dessous est tiré du roman *Igihozo* ou Consolation de la rwandaise F. Karenzi (s.d.n.l.n.e: 13-14). Traduction:

Nzamukosha raconta à son amie le chagrin qui l'habite depuis plusieurs jours et qui la fait souffrir, mais fut surprise de l'attitude contraire de Marie.

- *Mais Nzamukosha, dites-moi, pourquoi tu dois être triste? C'est au mari que revient le pouvoir de nommer les enfants. Une femme n'a jamais donné le nom aux enfants.*
- *Ecoute, Marie, je ne veux pas que ce soit moi qui nomme les enfants, mais au moins que Marc accepte d'en discuter avec moi, et surtout qu'il ne donne pas à mon enfant un nom qui ne me convient pas!*
- *Mais moi je ne vois pas pourquoi tu refuses le nom Zaninka, c'est un nom chouette, qu'est-ce que tu as contre?*
- *Je ne veux pas que Marc considère en ma fille que la dot, avant même de voir en elle un enfant comme les autres. Moi-même pour subir le sort qui est le mien aujourd'hui, ce n'est pas que j'étais nulle à l'école, mais c'est parce que mon père a vu en moi comme une réponse à sa pauvreté, il ne pensait qu'à lui-même en me sacrifiant. C'est ainsi que j'ai été mariée trop jeune en disant que c'est la seule destinée de la gent féminine. Pourtant, il paya des études pour mes frères qui, aujourd'hui, vivent très bien.*

Dans la culture rwandaise, cette forme de discrimination a existé et c'est ce que dénonce l'écrivaine. *Primo*, son mari n'ose pas lui demander son avis tel que le traduit cet adage "*Ntaa náama y'ábagore*" (l'on ne peut attendre aucun avis valable d'une femme), comme si les femmes n'avaient aucune intelligence. *Secundo*, elle dit que même à travers la dation du nom, les parents ne voient en elles que le profit. C'est pourquoi elle se plaint du nom "*Nzaamukoosha*" que son mari veut donner à leur fille et qui signifie "Je-recevrai-d'elle-une-dot". Elle ne lui accorde qu'une valeur matérielle, pas plus qu'à un objet ou un animal. Un proverbe rwandais dit: "*Só ntáakwáanga akwiita náabi*" (Ton père ne te hait pas, mais il t'affuble d'un mauvais nom). *Tertio*: le fait de lui refuser le droit à l'éducation et de lui proposer un mariage précoce, reprend cette *doxa* culturelle: "*Amahiirwé y'úmugoré ni umugabo*" (la seule chance qui sied à une femme, c'est d'avoir un mari). Aujourd'hui, l'on ne peut pas dire que tout est parfait, mais cette mentalité a évolué.

Le droit de la femme ne peut, en aucun cas, se confondre avec avortement, homosexualité, divorce, prostitution, etc. La vraie valeur réside dans le respect de soi et de l'Autre, la complémentarité et non la concurrence. C'est M. Yourcenar qui, dans *Les yeux ouverts, entretiens avec Matthieu Galey* (1980: 11) rappelle tout le monde à la raison, en montrant comment l'*anima* et l'*animus* se complètent: la douceur, la bonté, la finesse, la délicatesse sont féminines, mais "un homme qui n'en posséderait pas au moins une petite part serait une brute et non un homme"; le courage, l'endurance, l'énergie physique, la maîtrise de soi sont masculines, mais "une femme qui n'en détient pas au moins une partie n'est qu'un chiffon, pour ne pas dire une chiffe". Elle résume tout cela en disant: "J'aimerais que ces vertus complémentaires servent également au bien de tous. Mais supprimer les différences qui existent entre les sexes, si variables et si fluides que ces différences sociales et psychologiques puissent être, me paraît déplorable, comme tout ce qui pousse le genre humain, de notre temps, vers une morne uniformité ».

Les écrivaines du continent africain se trompent fort en pensant découvrir quelque chose de nouveau, tout simplement parce qu'elles parlent de féminisme africain; comme on a parlé dans le temps de socialisme tanzanien ou aujourd'hui d'islamisme français. Elles disent qu'il n'y a pas d'homme véritable en Afrique, parce qu'elles le confondent avec son phallus. Écarter le Féminisme avec grand "F" que ces femmes africaines appellent un féminisme européen (Buchi Emecheta, 1988: 175), est pure enfantillage: "Being a woman, and African born, I see things through an African woman's eyes. I chronicle the little happenings in the lives of the African women I know. I did not know that by doing this I was going to be called a feminist. But if I am now a feminist then I am an African feminist with a small f."

Ce que raconte B. Emecheta dans ses récits, que ce soit le fait que dans la culture africaine une multitude d'enfants est une bénédiction, et elle, par le bais de son personnage Nnu Ego qui apparaît dans *Joys of Motherhood* (1979), montre que c'est plutôt un enfer; parce que Nnu Ego est présentée comme une sacrifiée pour le bonheur de ses enfants et de son mari; que ce soit aussi la dénonciation de la violence faite aux femmes comme dans le roman *The Family* (1990), où l'auteur montre Gwendolen violée à deux reprises et de surcroît de manière incestueuse, d'abord par son oncle, Johnny, puis par son propre père, Winston, qui l'ont engrossée; tout cela n'est pas particulier aux seules africaines.

Dans le même ordre d'idées, présenter le "womanism" comme un féminisme noir, par opposition à un féminisme blanc (Alice Walker, 1983), ne mérite aucun autre nom que du racisme. L'on n'a pas besoin de "stiwanism" (Molara Ogu-ndipe Leslie, 1994) pour faire comprendre que la femme de n'importe quel horizon, quelle culture ou quelle couleur de peau, a droit au respect et à l'instruction, droit au travail avec un salaire digne et qu'elle peut choisir son conjoint, voter et être élue, etc. C'est pourquoi nous trouvons ridicule le terme de "misovire" de (Werewere Linking, 1983) qui considère les hommes comme des vers de terre ou des larves. C'est manquer de respect pour l'Autre et pour soi-même, caractéristique de cette volonté de castration décrite par S. Freud dans son *Introduction à la psychanalyse* (1916).

Si l'on devait formuler une quelconque critique dans ce sens, on l'adresserait à la société tout entière, hédoniste, mue par le consumérisme; une société de plus en plus inhumaine, égoïste et pilotée par l'intelligence artificielle, c'est-à-dire sans âme. Les femmes qui pensent proposer une nouvelle théorie uniquement parce qu'elles utilisent un vocabulaire sulfureux tel que "féminitude" calqué sur "négritude", c'est ne rien comprendre ni à la littérature, ni à la critique littéraire. Féminitude est défini comme l'"ensemble des caractéristiques spécifiques, des valeurs propres aux femmes" (Larousse). L'Institut de Recherches d'Études Féministes publie, depuis 2004, une revue intitulée *Féminétudes*.

L'écriture féminine, avec une thématique et un style propres à la femme n'existe pas. Fustiger la polygamie, la marchandisation de la femme, l'excision (B. Tanella, 2009), en insistant sur la "sensibilité féminine" comme le font Werewere Liking et Calixthe Beyala, c'est-à-dire construire une écriture corporelle, c'est dévaloriser l'oeuvre littéraire des femmes en la confondant avec une écriture charnelle. Ainsi donc, comme le remarque Béatrice Gallimore (2001: 96), "ce processus d'adaptation et de réadaptation place beaucoup d'écrivaines et de critiques féministes dans l'impasse". Ces femmes africaines, à force de vouloir à tout pris acquérir une visibilité, n'ont récolté que de la confusion.

1.2. Le droit des enfants ou quand théorie et pratique font ménage à part !

En ce qui concerne les enfants, la mythologie grecque raconte que le dieu Cronos avait appris par sa mère Gaïa, qu'un de ses enfants prendra son pouvoir. Il décida alors de les dévorer à leur naissance. Mais le sixième, Zeus, fut caché par Léa dans l'île de Crète qui mit à sa place un morceau de pierre que Cronos engloutira en pensant que c'est Zeus.

Dans tous les pays et toutes les cultures, il existe des mythes et des contes qui fustigent l'attitude d'une marâtre maltraitant des enfants issus d'un autre mariage. Les journaux rapportent souvent le cas des enfants abandonnés ou assassinés, des pères qui tuent mère et enfants avant de se donner la mort, etc. Dans le roman *Nyirábayaázana* de J. Uwamungu, Ntaamuhaánga est marié à Dorothee et ils ont deux enfants, Kanyána et Mbonigába. Dorothee meurt et Ntaamuhaánga épouse Nyirábayaázana, sa maîtresse qui a déjà un fils du nom de Baangamwaábo. Elle commence alors à maltraiter les enfants de la première épouse de Ntaamuhaánga. Dans plus de 200 contes des frères Grimm aussi, ce thème est récurrent comme dans l'histoire de *Cendrion*, *Blanche-Neige*, *Frérot et Soeurette*, etc.

La bible raconte également l'histoire des enfants de Béthlehem assassinés par Hérode qui pensait faire périr l'enfant Jésus parce qu'il avait peur qu'il prenne son pouvoir (*Mt 2, 16-17*). Le pharaon d'Egypte n'a pas voulu entendre raison jusqu'à ce que Dieu décide d'exterminer tous les premiers nés (*Ex 12, 29*). Dans tous les conflits, les enfants sont toujours les premières victimes. Ce sont des "kadogo" ou *enfants soldats* (A. Louyot, Tempus Perrin, 2007) qui peuplent les romans tel *Les guerres de Chanda* d'A. Stratton (Bayard, 2009). Ils sont obligés de poser des actes monstrueux dans les guerres du Libéria, Rwanda, RDC, Côte d'Ivoire, Sierra Leone, Soudan, Yemen, etc; quand ils ne sont pas simplement massacrés. En Uganda, lors de la prise du pouvoir par Museveni en 1985, il s'est servi des enfants comme le rapporte le roman *La petite fille à la kalaschnikov: Ma vie d'enfant-soldat* de China Keitesi. Cela est arrivé aussi dans la guerre d'Italie comme le raconte *Les enfants de la guerre* de L. Carcaterra et J.-C. Provost. *Ces orphelins chéris* (P. Nkurikiyumukizá, inédit) sont inombrables! Parmi les déportés Juifs et les victimes du génocide rwandais, on compte beaucoup d'enfants. À Nagasaki, Hiroshima ou Chernobyl, les bombes atomiques et l'explosion de la centrale nucléaire, au Vietnam (1962-1972), où l'armée américaine a déversé quatre vingt mille litres d'armes chimiques, des millions d'enfants naissent avec des malformations de toutes sortes, souffrent de cancers, etc.

Les enfants sont maltraités dans le travail précoce comme l'exploitation minière, l'agriculture et l'élevage, l'industrie textile; notamment en Afrique et

en Asie, ce qui les empêche d'aller à l'école. Ils sont recrutés comme employés de maison, consomment de la drogue, travaillent dans des usines et manipulent des produits dangereux tout en percevant un salaire de misère. Malgré l'existence d'une *Déclaration des droits de l'enfant* depuis le 20 novembre 1989, ils continuent à être vendus comme esclaves, subissent les affres de la pédophilie et du tourisme sexuel. Au Rwanda, ils sont emprisonnés avec leurs mères.

Des filles mineures sont mariées de force à des hommes de loin plus âgés qu'elles ou polygames dans certains pays comme le raconte Mariama Bâ dans son roman *Une si longue lettre* (Paris, Le Serpent à plumes, 2001). En Inde, on empute les enfants pour les obliger à quémander et ainsi subvenir aux besoins de leur famille, tandis qu'en Afrique de l'ouest des jeunes filles continuent à subir la torture de l'excision: Salimata, dans *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma (Seuil, 1970) en a fait l'expérience. Dans *Rêves amers* de Maryse Condé (Bayard, 2001), Rose-Aimée, jeune fille de treize ans, s'en va à Port-au-Prince pour chercher une vie meilleure. Elle devient l'esclave de Madame Zéphirine. C'est aussi le cas d'Ateba dans *C'est le soleil qui m'a brûlé* de Calixthe Beyala (Paris, Stock). Elle a été élevée par sa tante qui la maltraitait, sa mère prostituée l'ayant abandonnée. Au Cameroun, ils gardent encore la mauvaise habitude du "breast modeling" sur les jeunes filles pubères pour, dit-on, empêcher qu'elles attirent le regard des hommes.

Dans le roman *Waámpooye iki maáwe* (maman, pourquoi m'as-tu abandonné?) de S. Hariindintwáari, une jeune fille abandonne son enfant à la naissance. Ce dernier vivra mais grandira dans la délinquance. Il ira au Kenya et se débrouillera pour survivre. *Valaantiina* (D. Nkiramacúmu, NEA, 2005) aussi tombe enceinte hors mariage et jette son enfant dans un caniveau. *Nyirábirahúunga* dans un récit du même nom d'A. Rukebeesha (inédit), balancera le sien dans la toilette. *Haajikoóbwa*, dans D. Nkiramacúmu (NEA, 2005), a été élevée par sa grand-mère, Nyirúmuriínga, qui l'a maltraitée jusqu'à la malnutrition; les conséquences seront désastreuses. D. Niyóyiréméra insiste pour que ces enfants ne continuent pas à être sacrifiés dans son roman *Uwaámurera*, Kinyámatéeká, 2006) ou "Et si l'on prenait soin de lui"! Dans tous les pays on peut trouver des histoires du même genre.

Des enfants sont sequestrés avant d'être violées, tout le monde garde en tête le cas Marc Dutroux en 1995 en Belgique, lorsqu'il a enlevé 6 enfants et, après les avoir violées, en a tué deux (An et Eefje). Les enfants font aussi l'objet de violence lorsque la société mercantile les oblige à consommer sans modération ni discernement ou à travers des images qui les agresse moralement (films, jeux vidéo, etc.) ou l'éclatement de la famille.

1.3. D'une minorité à l'autre: la quête du sens des oubliés de la planète

La littérature qui tient compte des minorités *visibles* (Bacholle-Baskovic, 2014) s'attache aux problèmes que rencontrent réfugiés et immigrés. Beaucoup d'écrivains africains vivant en Europe et aux Etats-Unis ont commencé à faire entendre leur voix par le biais de la *Migrant Literature* (R. Cyrille, 2008; G. Février et al., 2001; L. Colles & M. Lebrun, 2007). Le manque de reconnaissance de cette *migrature* a poussé certains écrivains comme Maryse Condé, Edouard Glissant, Koffi Kwahulé, Dany Laferrière, Alain Mabanckou, Abdourahman A. Waberi (47 au total) à publier ce qu'ils ont appelé "*Pour une littérature-monde*" (*Le Monde* du 16 mars 2007), montrant que la littérature en français n'est plus l'apanage des seuls "Français de souche", mais appartient au monde entier. Ces derniers temps on parle beaucoup de ressortissants de pays africains et autres, en proie à la guerre (Syrie, Libye, Somalie), aux dictatures (Érythrée), à la pauvreté (Bangladesh) qui assaillent les frontières de l'Europe. La branche critique voulant prendre la défense tous ces déracinés s'appellerait *Minorities Studies* ou migritude (J. Chevrier, (2004).

Henri Lopès a beaucoup écrit sur les *mulâtres/métis* dans presque tous ses romans tel que *Le lys et le flamboyant* (Paris, Seuil), *Le pleurer-rire* (PA, 2003) ou *Le chercheur d'Afriques* (Seuil, 1990). On connaît *Nini, mulâtresse du Sénégal* d'Abdoulaye Sadjji (PA, 2004). Sarah Bouyain écrira *Métisse façon* (La Chambre d'écho, 2002) et beaucoup d'autres. Tous décrivent le malheur qui frappe les sang-mêlés: "Le foyer des métis était comme notre maison, expose Cathérine. Au moins, nous étions tous pareils. Tous abandonnés, tous métis. Personne ne nous traitait plus de café au lait, faux Blanc, bâtard de cochon gratté, chauve-souris et quoi quoi quoi" (S. Bouyain, 2002: 119). Elle a réalisé aussi un film intitulé *Les enfants du Blanc* sur la question des métis pendant la colonisation en Afrique. Une foule de personnages affublés seulement de surnoms et qui cherchent à connaître leur père pour avoir une identité: "Mais ce qu'attendait Rachel, c'était que l'un d'eux quitte ce défilé incessant et rentre dans la cour soumettre son visage à la lampe orange qui éclairait la porte, afin qu'elle LE reconnaisse, LUI, SON PÈRE" (S. Bouyain, 2002: 70). Des fois, ce père inconnu était un ancien chef de cercle durant la période coloniale: "Elle-même avait cherché le visage de son père, un ancien commandant de cercle, en chaque vieillard blanc croisé dans le métro. [...]. Ce fut Jeanne, une vieille métisse du quartier, qui, bien longtemps après, révéla à Esther que le commandant de cercle venu inspecter l'école des métis était en réalité son père" (S. Bouyain, 2002: 59). Des fois aussi, il s'agit d'un touriste blanc qui a engrossé une jeune fille de couleur avant de repartir sans laisser d'adresse: "Son ailleurs prit les traits d'un jeune touriste français. Lorsque l'homme rentra chez lui, Bintou réalisa qu'il l'avait lestée d'un enfant, le clouant à ce sol qui pour

elle ne signifiait rien. Elle s'enfuit quand même. Dans la ville voisine, elle trouva refuge chez une vieille métisse qui était un arbre à elle seule" (S. Bouyain, 2002: 90). D'autres cas (moins nombreux), c'est par exemple un étudiant noir qui est allé faire ses études en Europe et connaît une aventure avec une fille blanche avant de rentrer en Afrique. L'enfant grandira sans que personne en réclame la paternité: "Avant d'être Rachel, sa Rachel, la fille de Louise avait été un accident. Rien qu'une nuit et Louise était tombée enceinte. Ibrahim. Il était étudiant et voulait repartir chez lui, quelque part en Afrique de l'Ouest. Ils s'étaient rencontrés dans l'après-midi au café fréquenté par les étudiants de son amphithéâtre." (S. Bouyain, 2002: 42-43). Il y a même le cas des métis qui naissent d'autres métis, que nous pouvons appeler des "métitis (métitisses)".

Parmi ces minorités, on compte des Gitans, des SDF qui peuplent toutes les grandes villes du monde, des *parias* en Inde, des Aborigènes et autres membres de tribus indiennes parqués dans des réserves aux Etats-Unis et la forêt amazonienne. Tous sont discriminés comme les Batwá du Rwanda qui n'ont jamais été considérés comme des êtres humains, comme le raconte M. Fureère dans *Mariyá Kaantarámá* (inédit, 1997).

1.4. La littérature du handicap ou le handicap de la littérature

Nous avons vu qu'il peut y avoir aussi une critique qui s'intéresse à la littérature mettant en scène des personnes âgées, au sein d'une société qui les parque dans des dortoirs, nommés pudiquement maisons de repos. Celle-ci s'intéresserait aussi au droit à la souffrance, un concept qui échappe complètement au monde d'aujourd'hui qui ne supporte plus les maladies chroniques, les malformations, etc. et qui, pour conjurer tout cela, ne propose que l'euthanasie ou le suicide assisté. Cette critique se nommerait *gérontologisme* (voir *Gérontologie et Société*, n° 14, de mars 2005), *soffrenisme*, etc.

La littérature traitant de différents types de malformations (mal de Pott, nanisme, etc.) et autres maladies (autisme, épilepsie, folie, trisomie 21, Alzheimer, Parkinson, etc.) existe depuis longtemps. Lalie Segond, écrivaine handicapée, dit que "le but n'est pas d'essayer de convaincre le monde entier, mais d'arriver à vivre en paix avec soi-même. Trouver sa place: c'est ça le plus important" (L. Segond, 2011: 3). Elle reste donc la plus engagée dans ce domaine, mais les romans ou les témoignages sur le handicap sont nombreux. Dans *Toutes les femmes s'appellent Marie* (R. Desforges, 2012), Ben, né trisomique et abandonné par ses parents, finit par rencontrer Olivia, jeune fille belle, insouciant et ils tombent amoureux l'un de l'autre. L'auteur table sur cet amour fou, condamné à la réussite! *Pour l'amour*

d'*Olivia* (C. Neykov, 2007) raconte l'histoire d'Emmanuel, fils de Marie, handicapé mental. L'amour qui lie le fils à sa mère est allé trop loin et se termine dans l'inceste. Dans *La pitié dangereuse* (Paris, Grasset, 2002) de Stefan Zweig, Edith est la fille d'un riche industriel, Kekesfalva. Il naît un amour impossible entre elle et Anton Hafmiller, un jeune officier. *La Demi-pensionnaire* (Paris, Le Livre de Poche, 2001) de Didier van Cauwelaert, raconte le cas d'Hélène. Elle est handicapée moteur, mais elle apprendra à Tomas les secrets de l'amour. Dans *Crash* (Paris, Folio, 2000) de James Graham Ballard, le narrateur provoque un accident de voiture afin de montrer que la technologie n'apporte pas que le progrès. Ce qui veut dire qu'il pourrait y avoir, à juste titre, une critique qui défend les droits des handicapés que l'on pourrait nommer *Handicap Literature* et *Handicap Studies* (*handicapisme*). Le roman *Iyó mbimenyá* (Si j'avais su) de Julienne Niyitégeka Mukáarugirá (1992) s'inscrit dans cette mouvance. Kaabanyána souffre de la poliomyélite dont pourtant le vaccin existe depuis longtemps; mais sa mère, inculte, a négligé les consignes des agents de santé. Elle en souffrira moralement et physiquement jusqu'à la fin. C'est la même chose avec le film *Intouchables* d'Olivier Nakache (2011) ou *Born on the Fourth of July* (1989) de Ron Kovic, qui raconte son histoire d'ancien de la guerre du Vietnam, rentré handicapé en 1968; à partir de son roman écrit en 1976.

1.5. Le trou noir, la négritude et la naine blanche postcoloniale

Dans la foulée de cette critique qui revalorise les personnes, nous avons mentionné la négritude des L.-S. Senghor, L.-G. Damas et A. Césaire, qui a beaucoup fait parler d'elle durant la période qui précède les indépendances africaines. Il y a eu beaucoup d'écrivains qui dénoncent la discrimination des noirs depuis la traite négrière et la colonisation (Mongo Beti, Ahmadou Kourouma, Tchikaya U Tam'si). Le rôle de la colonisation et des conflits qui en résultent font l'objet des *Postcolonial Studies*, *Black Studies*, etc; une redéfinition de cette période trouble et des relations mouvementées entre colonisateurs et colonisés, négriers et esclaves.

Jusqu'aujourd'hui, la condition du noir n'a pas évolué, malgré l'abolition officielle de l'esclavage et de l'appartheid. Les romans tel que *Le mal de peau* de Monique Ilboudo (Serpent à plumes, 2000) sont là pour en témoigner. La violence raciale infligée par des policiers blancs à des noirs aux USA ne fait que confirmer la règle.

Des intellectuels africains, africanistes ou africanisants avaient imaginé qu'il devait y voir une critique littéraire qui soit typiquement africaine, appliquée à une littérature faite par et pour des Africains. Ils estimaient qu'ils devaient apprendre à consommer africain et, si possible, en langues africaines (Boubacar Boris Diop,

2003). Pour eux donc, une critique de la littérature africaine faite par des autres ne pouvait que leur être défavorable (G. Ossito Midiohouan, 1986).

Ces quelques exemples montrent que, jusqu'à présent, la critique de revendication n'a traité que d'un nombre limité de catégories de personnes laissées dans leurs droits alors que la liste est très longue. Doit-on continuer à multiplier les "-ismes" pour satisfaire tout le monde?

2. Vers une approche systémique

La notion de système opère partout, même si, d'après C. Bernard, cité par J.-L. Le Moigne (2006: 7), "les systèmes ne sont pas dans la nature, mais seulement dans l'esprit des hommes", la réalité semble indiquer le contraire car, il n'y a rien dans la nature qui soit l'image du chaos. Tout fonctionne comme des ensembles, ordonnés ou non, mais ayant adopté une forme d'organisation, de structure, avec des composants ou des parties mises en relation, peut-être pas nécessairement de dépendance mais disons de solidarité.

L'homme est un système – les organes qui le composent doivent fonctionner en synergie pour le bien de son être –, qui évolue au sein d'un polysystème social, non seulement parce que la société est faite de plusieurs individus, mais aussi parce que tous les domaines et secteurs d'activités dans lesquels l'homme s'épanouit, forment des systèmes (économique, politique, philosophique, éducatif, etc.) qui interagissent.

La littérature et le métadiscours qu'elle engendre ne font que traduire cette réalité. Ceci explique pourquoi les textes fondateurs (contes, mythes) parlent surtout de cet homme cosmique, en relation avec la nature, bienveillante ou hostile. Il est tout à fait normal que la critique, dans les premiers moments de son histoire, fût une critique centrée sur la personne (l'auteur, sa vie, son oeuvre, son histoire et ses personnages) évoluant au sein d'une société car, "chaque oeuvre littéraire est un système, un tout significatif, et l'ensemble des textes dotés de traits communs forment un système de systèmes" (Fridrun, 1997:189).

Deux approches sont particulièrement intéressantes: l'analyse structurale (R. Barthes, 1966) et l'écocritique. Dans les deux cas, on revient toujours sur une dynamique d'ensemble articulé (relation d'ouverture, d'opposition) et profondément unitaire. L'écocritique, par exemple, insiste sur "les interactions entre l'homme et la nature" (N. Blanc et al., 2008: 22), parce qu'"aucun élément du tissu relationnel – vivant ou non vivant – ne peut être considéré comme existant en autarcie". Tous les êtres et les étants "font partie d'un système dans lequel

l'existence de ponts et de correspondances entre les règnes et à toutes les échelles est une condition clé de l'évolution et de la perpétuation de la vie elle-même" (C. Sibley-Esposito, 2013: 143). On parle d'"architecture du monde", d'"interrelation vitale". L'analyse structurale présente le récit comme une "armature", faite de "séquences" (C. Brémond, 1973) définies selon des fonctions, des actions qui sont en "mode d'intégration progressive" (R. Barthes, 1966: 6), avec la possibilité pour chaque élément d'une oeuvre "d'entrer en corrélation avec d'autres éléments de cette oeuvre et avec l'oeuvre entière" (T. Todorov, cité par R. Barthes, 1966: 6). D'autres insisteront sur le structuralisme génétique consistant à "connaître de l'intérieur la composition de l'oeuvre et la découverte des intentions cachées de l'auteur", (P.-M. de Biasi (1980: 3). Lévi-Strauss parlera de "structure matricielle", de "système sémiotique" dans lequel des noyaux de sens sont "unis entre eux par une relation de solidarité" (R. Barthes, 1966: 13); tout comme A.-J. Greimas (1966) avec son schémas actantiel que L. Hébert (2007) nomme "schéma narratif canonique". Le récit est donc, en fin de compte, une structure complexe qui "révèle une sorte d'enveloppement réciproque du texte par lui-même, du tout par les parties et des parties par le tout. Le récit enveloppe des discours qui ne sont eux-mêmes (une large part) que des récits du récit qui les entoure textuellement, voire même un récit du récit de récit" (L. Marin, 1970: 40). G. Genette (1979) préfère parler d'"architexte". On pourrait évoquer aussi la théorie des champs (R. Fonkoua & P. Halen, 2001), l'approche comparative (K. Haddad-Wotling, 1992), le principe dialogique de M. Bakhtine (1987) débouchant sur l'intertextualité de G. Genette (1973) ou la poétique d'H. Meschonnic (1970) qui insiste sur la relation "forme-sens", une et indivisible. Une autre approche qui se dit "plurielle", c'est l'ethnolinguistique (G. Galame-Griaule, 1972) qui développe une structure triangulaire (langue-société-culture), indispensable pour comprendre les littératures orales africaines selon l'auteur, mais qui convient aussi aux autres types de littérature orale ou écrite. Le *New Historicism* (S. Greenblatt, 1980) repose sur le même principe selon lequel la littérature s'intègre dans une "superstructure" et l'on ne peut comprendre un texte sans se référer au contexte historique et culturel de sa production. Certains critiques parleront déjà de contextualisme (D. K. Lewis, 1995; L. Wittgenstein, 1987). Ceci est une façon de montrer que la critique a toujours été, naturellement, systémique.

Ce n'est que plus tard, quand on a voulu construire une littérature désaxée, déshumanisée, totalement indépendante, fictionnelle, manipulée; fabriquée par l'homme et non dans le secret de celui-ci pour l'exprimer et l'expliquer, le faire vivre et l'accompagner sur son chemin, que la machine a été grippée, que le corps social a explosé. Mais là aussi, il est impossible de chasser complètement le naturel,

c.à.d. le référent car “la création fictionnelle ne saurait échapper aux règles de l'économie de marché, aux pratiques de l'échange mercantile qui gouvernent la société de référence et conditionnent l'auteur lui-même, à son insu.” (C. Duchet, 2000: 3). Ce passage suffit pour prouver la circularité de l'action critique, tel un serpent qui se mord la queue; en faisant un détour par la sociocritique, on revient à la sociologie de la littérature et à l'approche marxiste dont on croyait se distancer.

On passa donc, sans conviction aucune, du formalisme russe des années 1920 (R. Jakobson, 1973) à une sociologie de la littérature (L. Goldmann, 1964) et à la sociocritique (C. Duchet et al., 1979), dans une tentative d'ignorer ou presque le monde réel de l'auteur, pour ne s'attacher qu'aux qualités intrinsèques de l'oeuvre, reprennant en quelque sorte la fameuse notion de littérarité chère à la poétique et, plus tard, au *New Criticism* (J. Cohen, 1972) et même à la théorie de la déconstruction (J. Derrida, 1967).

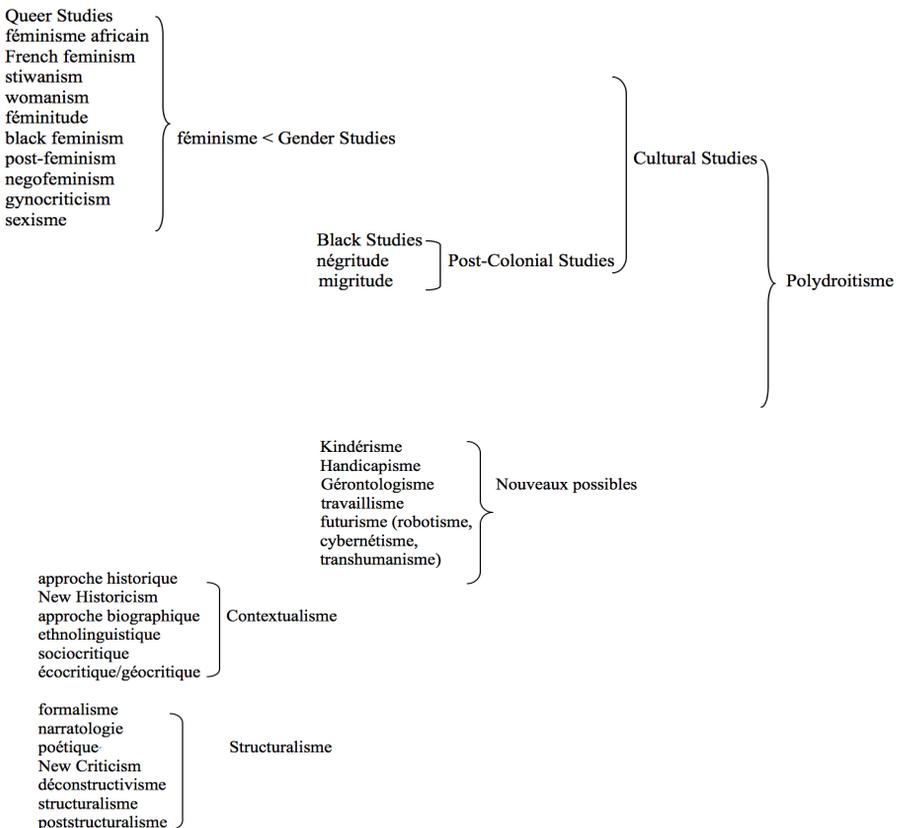
C'est alors le début de l'intensification d'une littérature et une critique de combat que J.-P. Sartre (1948) résume par la notion d'engagement qu'on retrouve dans toutes les formes de critique de la dénonciation et la revendication du droit, à commencer par le féminisme au 19^{ème} siècle et le marxisme du début 20^{ème}. La géocritique de Westphal (1971) qui valorise ou remet au goût du jour l'espace, la nature, le climat, la ville, au moment où l'on assiste partout à toute sorte de pollution dans les grandes villes industrielles, mène tout droit à l'écocritique (C. Sibley-Esposito, 2013) et la défense de l'environnement.

Conclusion

Comme nous venons de le démontrer, vouloir construire une théorie littéraire visant à défendre les droits de tel ou tel groupe mène vers une multitude de voix et de voies, conduisant à l'impasse et la cacophonie. C'est la raison pour laquelle nous avons proposé une méthode holistique et systémique, le *polydroitisme*, qui chapeaute ces approches et ces “théories” déjà existantes sous forme de fragments comme le féminisme, la négritude, les études postcoloniales (intégrant les études sur les minorités, la littérature migrante, la multiculturalité et la transculturalité), celles qui commencent à émerger à peine comme les *queer studies*, *black studies*, l'écocritique; mais aussi celles auxquelles on n'avait pas encore songé et qui devraient finir par s'inviter sur le terrain fortement saturé, comme le *kindérisme*, le *handicapisme*, le *gérontologisme*, le *travaillisme* (présent dans le marxisme mais renouvelé parce que, aujourd'hui, on parle surtout du travailleur fragilisé par le contexte défavorable de la mondialisation, où ce qui compte ce sont les intérêts des multinationales et leurs actionnaires, des grands groupes et des entreprises

qui délocalisent, engendrant la précarité de l'emploi). Faut-il encore croire à l'efficacité des syndicats et des manifs comme dans *Les bouts de bois de Dieu* de Sembène Ousmane (1957) ou *La goutte de sang de Jef* de J.-P. Katerpilari (1984)!

Toute littérature peut constituer un champ voire des champs autonomes, mais continuer à faire partie d'un polysystème littéraire universel qui décrit la réalité et la vitalité d'une société en pleine mutation et d'une humanité en ébullition pour inventer l'avenir; grâce à une forme d'énergie gravitationnelle qui maintient tous les éléments en interaction. La critique doit évoluer vers une réunification pour prétendre à une véritable théorie littéraire, sans quoi elle sera comme l'utopie africanisante ou subsaharisante, pour ne pas dire négriante, une utopie d'isolement qui, heureusement, ne verra jamais le jour; tout simplement parce que cela reviendrait à rendre l'homme africain a-systémique et donc condamné à disparaître dans l'immensité de l'univers infini. Au lieu de continuer à fragmenter le champ de recherche, on doit s'orienter plutôt vers un regroupement:



Finalement, on constate qu'après avoir recherché l'éloignement, le vent de la raison nous ramène à l'essentiel, au schéma le plus simple de l'analyse littéraire: texte (code)-contexte-conotexte; qui répond à l'inquiétude d'A. Compagnon (1998). Ce polysystème constitue, pour nous, la seule théorie littéraire que l'on pourrait appeler une *littéraritologie*.

Bibliographie

- Bakhtine, M. 1978. *Esthétique et théorie du roman*. Paris: Gallimard.
- Barthes, R. 1966. "Introduction à l'analyse structurale des récits". In : *Communications*, vol. 8: Recherches sémiologiques: analyse structurale du récit, p. 1-27.
- Compagnon, A. 1998. *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*. Paris: Seuil.
- Fridrun, R. 1997. "Quelques réflexions sur la critique littéraire et la théorie du système en Allemagne", *Revue germanique internationale*, 8: Théorie de la littérature, p. 189-200.
- Moigne (le), J.-L. 2006 [1994]. *La théorie du système général. Théorie de la modélisation*. Paris: PUF.
- Sibley-Esposito, C. 2013. "Caillois sur les chemins de l'écocritique". *Littératures*, 68, p. 141-160.
- Todorov, T. 1965. *Théorie de la littérature*. Paris: Seuil.
- Butler, J. 1990. *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. London: Routledge.
- Cohen, J. 1972. "Le New Criticism aux Etats-Unis, 1935-1953". *Poétique*, 3, p. 217-243.
- Haraway, D. 2007. *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences-Fictions-Féminismes*. Paris: Exils.
- Yourcenar, M. 1980. *Les yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*. Paris: Bayard.